

# **DEUX FRAGMENTS OUBLIÉS**

Christian Garcin

A la fin de l'année 1883, alors qu'il était reconnu, à moins de trente-cinq ans, et notamment grâce à son *Charitavâli* ("Vie des grands personnages de l'Inde et de l'Europe"), comme l'un des plus grands écrivains de langue hindi, Bharatendu Harischandra se mit à écrire des poèmes d'inspiration romantique — bien qu'influencés par *Ramrasikavâli* ("Vie des saints"), un recueil composé moins de vingt ans auparavant par le roi Raghu Saj Singh.

Dans les premiers mois de 1884, Bharatendu Harischandra eut un rêve étrange et dédoublé. Pendant ce rêve, Bharatendu savait qu'il dormait dans sa chambre et que le bruit monotone d'une clepsydre rythmait sa respiration. C'était un peu avant l'aube (tant dans le rêve que dans la réalité), et il marchait sur une route poussiéreuse et sans limites. Un vieil homme presque aveugle qui habitait une maison labyrinthique

lui offrit une paillese afin qu'il dormît. La paillese se trouvait dans un des multiples recoins de sa maison, entre un lion empaillé et un vase contenant trois roses fanées. Là il rêva qu'il était égaré dans un désert sans nom, et qu'au loin une ville de cristal dressait ses tours vers les nuages. Il s'y hâta. Mais alors qu'il s'apprêtait à pénétrer dans cette ville où abondaient les fontaines, au moment de franchir la gigantesque porte surmontée de deux épées de marbre entrecroisées, il avait fait demi-tour et sans qu'il sût pourquoi avait regagné le désert, la poussière et la soif. Il s'éveilla, remercia le vieillard et partit. Enfin il s'éveilla réellement, profondément troublé.

Peu de temps après, Harischandra forma l'idée saugrenue d'écrire la vie d'un personnage inexistant. Sans qu'il sût pourquoi, il avait la certitude que ce projet était confusément lié au rêve dédoublé qu'il avait fait. Il interrompit alors son travail poétique et se mit à l'ouvrage, imaginant restituer par le simple jeu des vraisemblances (ou de l'absence de vraisemblances, tout aussi créatrice), le portrait crédible d'un sage brahmane qui, à la manière de Socrate, aurait exercé une influence morale considérable sans jamais avoir rien écrit, ou après avoir détruit ce qu'il avait écrit. Pour cela il fallait qu'il eût un disciple, auquel il décida de s'identifier. Mais, pensa-t-il aussitôt, il fallait que ce fût un mauvais disciple, tout au moins infidèle, qui, lui, aurait permis par ses écrits de perpétuer la mémoire et l'enseignement de son maître, que lui-même ne jugeait pas dignes d'être figés pour la postérité — à moins qu'il

les jugeât trop dignes, ce qui est probablement une seule et même chose.

Le fragment ci-après n'a certes pas une grande valeur littéraire, ce qui est une façon polie de dire qu'il n'en présente pas du tout. Rien ne permet par ailleurs d'affirmer qu'il est complet dans son incomplétude: bien que Bharatendu Harischandra n'ait jamais donné suite à ce projet, il reste possible qu'une partie du manuscrit soit à jamais égarée. Les clichés et les poncifs abondent: il est facile de constater par exemple que le fragment débute par une longue description de l'aube près d'un fleuve, donc porteuse, sans surprise aucune, d'une révélation à venir relative au temps et à la vie des hommes prisonniers de ses rets (Harischandra connaissait évidemment Héraclite). Par la suite l'écriture se délite dans un pseudo-dialogue faiblement ouvragé, probablement écrit très vite — une simple ébauche à vrai dire.

Pour des raisons difficiles à définir, l'entreprise échoua. Bharatendu Harischandra écrivit ces quelques lignes maladroitement avant que la paresse, la lassitude, l'urgence de quelque autre travail, ou la bienveillance de dieux qui ne désiraient pas que fût publié un texte aussi peu prometteur, ne le poussent à abandonner son projet, et reprendre les poèmes qui aujourd'hui continuent de faire les délices des curieux et de certains érudits.

Les circonstances dans lesquelles ce texte fut retrouvé sont tout sauf mystérieuses: un des héritiers de Bharatendu Harischandra le vendit aux enchères en 1947 et en retira d'ailleurs une assez jolie somme, sans commune mesure avec la qualité du texte, qui n'est, rappelons-le pour ne pas donner l'impression de trop accabler Harischandra, qu'un brouillon probablement oublié par l'auteur, qui l'eût sans cela déchiré, ou brûlé.

Ce manuscrit parvint on ne sait trop comment entre les mains de l'éminent Joseph L. Balbir, qui le traduisit sans passion, mais sans honte. Relisant sa traduction, Balbir s'attarda sur un passage qui l'avait intrigué, et qui l'intriguerait de plus en plus au fur et à mesure de ses lectures: il s'agit de l'anecdote choisie par Bharatendu Harischandra pour justifier le refus de toute entreprise créatrice de la part du vieux maître sans nom. La scène qu'utilise l'auteur, celle où un scarabée lutte contre la noyade et renvoie le vieillard à sa propre finitude, lui faisant douter de la validité d'un art qui ne saurait prendre en compte l'unité du vivant, mais en privilégierait certains aspects, cette scène, Balbir en était certain, avait déjà été lue quelque part. Il en parla à quelques-uns de ses amis érudits, il compulsait, mais au hasard, plusieurs ouvrages, sans parvenir à rembobiner le fil qui l'entraînerait loin du coeur de ce labyrinthe dont le monstre est un scarabée, vers la pleine lumière du savoir et des correspondances inattendues. Il songea à Crassus pleurant sa murène apprivoisée, mais ce n'était là qu'une fragile association d'idées dont le point commun était la commisération à l'égard

de ces faux faibles que sont les animaux. Bientôt il renonça et décida d'oublier le scarabée agonisant, tout comme lui-même, une fois sauvé, oublie son agonie.

L'année suivante, Joseph L. Balbir rencontra à Paris Franz Henschel, un juif pragois converti au catholicisme, poète et homme de théâtre. Les choses ne vont jamais comme on les décrit: il est clair que les relations entre Henschel et Balbir furent infiniment plus riches, complexes et variées que ne le laisseraient supposer ces lignes, qui ne s'attachent à considérer en elles qu'une minuscule maille en forme de scarabée. Mais voici: il arriva qu'un jour Balbir conta à Henschel l'histoire qu'il avait traduite, et le trouble qui était le sien du fait de sa totale incapacité à se remémorer où il avait déjà lu une histoire identique. Chacun sait que les choses les plus infimes empêchent parfois de dormir. Henschel ne dit rien mais se promit de vérifier chez lui une intuition qu'il avait eue à l'écoute de cette anecdote insipide.

Henschel fréquentait depuis toujours les milieux littéraires. Il avait connu Kafka en 1909 à Prague. Il avait aussi été l'ami de Hugo von Hoffmansthal, mort vingt ans auparavant. Il admirait son immense érudition, la variété des thèmes qu'il abordait toujours avec génie, et cette humilité qui faisait de lui l'exemple parfait du lettré à la fois débonnaire, affable et malicieux. C'est au sujet d'Hoffmansthal que Rilke avait écrit: "Il est possible d'avoir pour contemporain le poète absolu" (Il

est émouvant de comparer ces propos à ceux que tiendra Stefan Zweig, cette fois au sujet de Rilke: “Il me paraît merveilleux que nous ayons eu devant les yeux, au temps de notre jeunesse, d’aussi pur poètes”).

Hoffmansthal avait imaginé un jour que Lord Philip Chandos avait, dans une lettre adressée à Francis Bacon vers 1613, expliqué ainsi son renoncement à toute activité littéraire (et c’est de ce texte d’Hoffmansthal dont se souvenait Henschel): à la vue d’un scarabée nageant désespérément d’un bord à l’autre d’un récipient plein d’eau oublié sous un noyer, Chandos eut une illumination, mais il ne put que détourner les yeux, et ce à chaque fois que par la suite il passa à proximité de l’arbre. Cette harmonie qu’il avait ressentie entre le monde et lui (un scarabée qui se débat peut être un univers à lui tout seul) se doubla d’une culpabilité qui pourrait prêter à sourire, créant ainsi un sentiment diffus, une “extase énigmatique, sans paroles et sans bornes”. Conscient de l’inutilité essentielle des choses, tant du récipient oublié que du scarabée agonisant, ou de lui-même face au scarabée, ou de lui-même agonisant bientôt, Chandos ne se trouva que désarmé, oublieux des vanités, donc prompt à renoncer à la première d’entre elles, la vanité littéraire et artistique. Seule subsistait l’acceptation de l’instant, et, consubstantielle, la résignation à ce même instant.

Une métaphore commune à un écrivain indien de la fin du XIXe siècle et un poète autrichien du début du XXe, voilà qui n’est pas extraordinaire. Borges nous a déjà entretenu du palais qu’un empereur mongol, Kublaï Khan, fit construire au

XIII<sup>e</sup> siècle après l’avoir vu en songe, et que Coleridge, cinq siècles plus tard, décrivit dans un de ses poèmes après avoir reçu dans un rêve “une série d’images visuelles et, simultanément, de mots qui les exprimaient”. Le temps alors s’abolit, et le palais imaginé est le pont qui relie par-delà les siècles deux formes d’un seul et même rêve. “Au regard de cette symétrie qui travaille sur les âmes d’hommes endormis et embrasse des continents et des siècles, écrit Borges, il me semble que les lévitations, résurrections et apparitions des livres pieux ne sont rien ou fort peu de chose”.

Henschel signala à Balbir l’existence du texte de Hoffmansthal. Les deux hommes furent très excités à l’idée de bâtir un réseau imaginaire d’influences entre ces deux écrivains que rien ne semblait pouvoir jamais réunir. Indépendamment de l’excitation intellectuelle que procurent de telles coïncidences, il n’était évidemment pas à exclure que Hugo von Hoffmansthal eût pu, par quelque chemin obscur et inconnu, prendre connaissance du texte médiocre de Bharatendu Harischandra — bien que cela restât assez peu probable. Mais Balbir, si excité qu’il fût, ne put assouvir son désir de corrélations, et la lumière apportée par Henschel, bien qu’inespérée, ne suffit pas à le faire sortir du labyrinthe des correspondances dans lequel il errait depuis bientôt deux ans. Ce qu’il n’osait avouer à Henschel, c’est qu’il n’avait jamais rien lu de, ni sur, Hoffmansthal, qu’il ignorait totalement Lord Chandos, et qu’il n’aurait pu soutenir

la moindre discussion sur Francis Bacon. Il était donc impossible que ce fût là qu'il prit connaissance un jour d'une anecdote identique à celle utilisée par Bharatendu Harischandra. Certes la coïncidence l'émerveillait, mais ne résolvait aucunement son problème. Mais de cela il ne dit rien à Henschel, qui crut ainsi avoir débarrassé son ami de ces encombrantes et ridicules préoccupations dont parfois on ne peut se défaire, et qui, il le savait fort bien, nous paralysent tant que leurs contradictions, si futiles soient-elles, ne sont pas résolues.

Balbir songea alors à quelques haïku. Il relut Yosa Buson, Bashô , Issa et le moine Ryôkan. Les seuls poèmes qu'il trouva, et dans lesquels étaient associées l'image de l'eau à la surface de laquelle flotte un être ou un objet, et la menace d'engloutissement qui en résulte, avaient été écrits, l'un par Bashô:

*Dans le vieil étang  
Une grenouille saute  
Ploc dans l'eau!*

l'autre par Buson:

*Dans le vieil étang  
Une sandale s'enfonce  
Ah! neige fondue*

Le point commun entre les deux haïku était évidemment le premier vers: *furu ike ni*, “dans le vieil étang”. Mais cette voie ne l’entraîna nulle part; et il ne trouva nulle trace de scarabée.

A nouveau il oublia. Les années passèrent. Plus tard (vers 1954), ce fut une autre lecture (plus exactement la relecture de certains aphorismes de Tchouang-tseu) qui lui fit à nouveau songer à l’épisode du scarabée. Il se dit alors qu’il n’avait peut-être jamais réellement lu une telle anecdote, mais simplement associé deux images issues de recueils lus longtemps auparavant, et, autant qu’il pouvait s’en souvenir, approximativement à la même époque: les haïku de Yosa Buson (et donc celui de la sandale dans le vieil étang), et les aphorismes qu’il venait de relire, notamment celui que je retranscris ici dans son intégralité:

*Un jour qu’il flânait dans une forêt de châtaigniers, Tchouang-tseu vit arriver un étrange oiseau venant du sud, avec des ailes de sept pieds de long et de gros yeux. L’oiseau effleura sa tête et se posa un peu plus loin. Qu’est-ce que cet oiseau qui ne voit pas avec ses gros yeux et ne s’enfuit pas avec ses grandes ailes? se demanda-t-il. Il retroussa sa robe, arma son arbalète et se dirigea vers lui,*

*prêt à tirer une flèche. Il vit alors qu'un scarabée jouissait d'un coin à l'ombre et avait tout oublié. Et il vit qu'une mante sur une feuille s'apprêtait à le saisir pour le dévorer et oubliait ainsi de veiller sur son propre corps. Et il comprit que l'oiseau bizarre avait fait de même pour s'emparer de ces proies-là.*

*Hélas ! se dit Tchouang-tseu, les êtres se nuisent les uns aux autres et la perte suit immédiatement le gain! Troublé, il rangea de côté son arbalète et s'en retourna. Alors, le garde forestier surgit derrière lui et l'accabla d'injures.*

*Tchouang-tseu s'enferma chez lui sans sortir pendant trois jours. Son disciple Lin Chu lui demanda la raison d'un tel comportement.*

*— M'attachant à des formes extérieures, j'ai perdu ma véritable nature, répondit Tchouang-tseu. Qui regarde les eaux boueuses ne contemple pas les eaux claires. Mon maître m'a enseigné de ne pas oublier de suivre les coutumes des régions traversées. Or, en flânant dans la forêt aux châtaigniers, j'ai oublié ma propre nature, de même que l'oiseau oublia sa vraie nature en allant s'abattre près des insectes, oublieux d'eux-mêmes. Le gardien me prit alors pour un*

*maraudeur et me chassa à son tour. Tout cela  
m'a troublé. C'est tout.*

De Buson, Balbir avait gardé la surface d'une eau stagnante, la menace d'un engloutissement, et l'instant figé que développe le haïku, semblable à un éblouissement, une révélation de l'instant. De Tchouang-tseu il avait retenu le dédain des formes extérieures et la nécessité d'une quête, celle de la vraie nature des choses, et de soi. De ces deux poèmes il avait fait un amalgame, qu'il avait reconstitué à la lumière d'un texte oublié, et oubliable, de Bharatendu Harischandra. Il se dit alors que l'anecdote rapportée par Hoffmansthal au sujet de Lord Chandos avait peut-être été influencée par Tchouang-tseu, ou Buson, ou Harischandra, ou tous à la fois; ou, plus probablement, par aucun des trois. Car il comprit alors que la littérature n'est qu'un cycle de formes qui s'entrecroisent sans cesse, et d'idées qui se dupliquent à l'infini.

Peut-on considérer qu'un texte non détruit par son auteur ne doit pas demeurer dissimulé à l'appréciation d'autrui? L'écrivain est maître de son oeuvre, et si à l'heure de sa mort il demande à ses amis de la détruire (tel Virgile et son *Enéide*, tel Kafka à Max Brod), il ne faut pas lui obéir, dit Borges quelque part. En effet ce serait là trahir sa volonté secrète, car si l'écrivain avait vraiment désiré détruire son oeuvre, il l'aurait

fait lui-même. Demander à des proches de le faire à sa place, c'est rejeter sur eux une responsabilité refusée.

Rien de tel ici : ce texte a été sauvegardé, peut-être par distraction, ou par nonchalance, et l'héritier de Bharatendu Harischandra qui le vendit aux enchères aurait pu le détruire, précisément parce que l'écrivain ne le lui avait pas demandé, du fait même — c'est une hypothèse — qu'il en avait oublié l'existence (à moins qu'il ne fût victime d'une mystérieuse faiblesse sentimentale). Cependant, fidèle pour ma part à la mémoire d'un parent de Joseph L. Balbir, je me dois de le retranscrire ici, dans la traduction qu'il en fit en ce mois de septembre 1949.

New Delhi, septembre 2002

UN FRAGMENT OUBLIE DE BHARATENDU  
HARISCHANDRA

*(Traduction: Joseph L. Balbir, Paris, 1949)*

*Ils marchaient le long du fleuve. L'air était vif et transparent, le soleil encore introuvable emplissait l'horizon d'une évidence profuse, et la lucidité d'un premier matin du monde éclairait leur visage.*

*Des femmes graves et lentes entraient dans l'eau jaunâtre en psalmodiant parfois quelques litanies. Les grands palais de marbre offraient leurs portiques à tout un peuple de mendiants en haillons, de chiens souffreteux, de filles superbes et d'enfants aux dents blanches. L'aube grouillait de vie et d'oiseaux multicolores.*

*Le plus âgé sourit et dit:*

*— Je ne crois pas que nous soyons tous emportés de façon égale vers la mort. Je ne crois pas qu'un homme qui ne ferait absolument rien se présente face à elle dans les mêmes délais que s'il avait été conquérant d'empires, artiste de génie ou entrepreneur forcené.*

*— C'est peut-être qu'alors les risques sont plus grands? risqua le plus jeune.*

*— Peut-être. Mais je ne le crois pas. Dans une de mes vies j'ai fréquenté deux musiciens de génie, dans des pays qui n'existent pas encore. Ils sont morts presque en même temps, l'un avait trente quatre ans, l'autre trente et un. Je les ai retrouvés ensuite, et j'ai compris que s'ils n'avaient pas brûlé ce dont ils disposaient avec la même ardeur, leurs jours parmi les hommes auraient été plus nombreux.*

*— Est-ce souhaitable?*

*— Probablement pas. Ils ont été à la fois brefs et brillants, et c'est très bien ainsi. Je ne sais pas où ils se sont rués par la suite. L'Italien peut-être dans le coeur d'une esclave gauloise, et l'Autrichien dans le frémissement d'une feuille de frêne. Là ils auront eu le loisir de méditer sur leur splendide incontinence créatrice, qui illumina les jours des hommes, et vint troubler le sommeil des dieux. Là ils auront appris le repos.*

*— Mais certains conquérants, reprit le plus jeune, certains artistes, atteignent un âge avancé, puis décroissent, et s'éteignent doucement, à la lueur des torches qui entourent leur lit.*

— *C'est vrai. C'est qu'alors tout ne nous est pas donné de façon identique.*

*Le soleil parut dans une formidable clameur, et les fines ondulations des eaux en furent pailletées. Les oiseaux étaient assourdissants.*

— *Le Grec qui a presque conquis le monde est à présent pinson, ou lentisque, ou encore ce grillon que le pinson avale, reprit le plus âgé. Lui aussi désapprend la hâte. Mais de celui qui meurt dans sa couche entre deux concubines en pleurs et un chambellan aux moustaches tombantes, rien ne permet de dire qu'il en ira différemment. Le crédit qui leur fut accordé n'est peut-être pas équivalent. L'un a pu en avoir plus, et l'épuiser plus vite, l'autre en être économe jusqu'à son dernier souffle... Et ce serait alors la capacité de chacun à faire fructifier ce capital qui prévaudrait... Peut-être... Certains ne sont sans doute pas assez forts pour résister à ce qui brûle en eux. Ils se consomment donc, et laissent derrière eux aux hommes reconnaissants une superbe traînée de poussière qui luit longtemps encore, sous forme d'images, de notes, de mots disséminés. Sous forme de souvenirs, aussi.*

— *Et ensuite? dit le plus jeune.*

— *Ensuite tout disparaît. Les années se confondent, les vies aussi, et le souvenir qui n'est qu'illusion finit par s'engloutir au-dedans de lui-même.*

*L'eau sale charriait des cadavres gonflés de chiens, de poules et d'agneaux. Puis tout redevint paisible. Pendant quelques instants ils contemplèrent la sensualité un peu glauque*

*du fleuve, puis ils se dirigèrent vers un palais en ruines envahi de lianes, de fougères arborescentes, de fleurs rouge sombre et de singes hurleurs. Ils étaient silencieux, écrasés sous le dais des arbres millénaires. Accroupi devant les restes d'un fronton sculpté de danses lascives et de sexes tendus, un vieillard encapuchonné agitait sa sébile d'un geste inépuisable. Ils le relevèrent, lui parlèrent un peu, glissèrent dans sa main trois piécettes de bronze qu'il irait peut-être partager dans un de ces repères où nul ne s'aventure, hormis les hommes sans visage.*

*Le palais était gigantesque. Les colonnes encore debout mêlaient leurs chapiteaux à la profusion des branches et des feuillages. Entre elles des enfants vert-de-gris entouraient en riant un macaque au cul blanc. Plus loin une fine silhouette en sari rouge et vert charriait une jarre pansue d'eau fraîche. Ils s'assirent sur les marches rongées d'humidité. Leurs regards se perdirent un peu dans le vol des toucans, leurs pensées s'enchevêtrèrent aux stridences qui jaillissaient des feuillages vert sombre. Un iguane presque minéral les fixa longuement. Quelques minutes, plusieurs heures, ou dix siècles passèrent. Puis le soleil fut assez haut pour transpercer la masse végétale et dessiner sur le sol d'incertaines figures.*

*Les flaques de lumière sur l'herbe encore humide ne disaient rien de ce qui se jouait partout, sous chaque feuille pourrissante, au cœur de chacun de ces mondes agonisants, tout près des métamorphoses ultimes: oublieuses des cycles, elles jouaient à danser vainement, et s'installaient dans la*

*superbe éternité des gestes inutiles. Un puits, pensa le plus âgé. Nous sommes de la mousse sur les parois d'un puits sans fond.*

*Près d'eux un récipient débordait presque d'eau croupie. Un scarabée agonisait à la surface, agitait ses pattes mécaniques. Il l'observait mollement. Il pensait: mon doigt lui serait repos et promesse. Ou bien condamnation, quelle différence? Puis il pensa: sa mort ou la mienne, quelle différence?*

*Le plus jeune saisit le scarabée dans le creux de sa main et le posa sur l'herbe. L'animal savait que de toute éternité ce geste était prévu : de son allure de scarabée il se faufila sous les feuilles et continua son travail de fousseur. Bientôt le vieil homme n'y pensa plus. Sans un mot ils repartirent.*

Au dos d'une de ces feuilles manuscrites apparaissent les quelques lignes qui vont suivre, probablement l'ébauche d'un texte que l'on pourrait imaginer être la continuation de celui-ci.  
(NdT)

*— Ni poèmes, ni sculptures, ni figures, grimaçantes ou figées. Ni enfants, ni résidus noirâtres sur des parchemins bientôt pulvérisés. Jamais, jamais plus.*

*— Mais vos poèmes sont beaux! Ils agissent sur le coeur des hommes. Ils font pleurer ceux qui aiment.*

*— Justement. Je ne participerai plus à l'emphase du vivant. Cela m'est boursoflure.*

*— Aimez-vous donc la mort?*

— *J'aime la vie qui sait la mort. J'aime la mort, oui, mais mouvante.*

— *Est-ce vers là que vous chemineriez? Vers la résignation?*

— *Non: trop m'est à célébrer, aussi je ne célébrerai rien. Pourquoi les reflets du couchant sur les crêtes des vagues, et pas l'arrosoir oublié au fond du jardin? Pourquoi le vol des oies sauvages, ou le courroux d'un dieu furibond, et pas la béquille du lépreux, ou la nage désespérée d'un scarabée? Ce n'est pas là résignation, mais limites d'une célébration, celle du vivant, celle de l'éphémère. Tout choix m'est un dilemme, et toute contribution à l'accroissement des vies sentiment d'enflure sans objet. Il y a assez à faire.*

*Cela, je l'avais entendu: "il y a assez à faire". (Moi, le sauveur de scarabées.) Mais je n'ai pas suivi sa voie puisqu'aujourd'hui je trace sur un papier jaunâtre ces lignes éphémères, inessentiels, promises à l'oubli. Car si la fugacité est notre lot commun, toute action visant à la combattre ne peut prétendre porter à conséquence. Qu'ainsi me soit permis de raconter ici celui que fut cet homme...*

(Fin du manuscrit)

## POSTFACE DE 2005

Après avoir tenté le plus scrupuleusement possible de retracer l'histoire relative à l'anecdote du scarabée, autour de laquelle gravitent des figures aussi prestigieuses que Bharatendu Harischandra, Hugo von Hoffmannsthal, Franz Henschel ou Francis Bacon, j'oubliai à peu près tout de ce texte, qui demeura quelques années bien à l'abri dans une pochette de carton au-dessus de ma bibliothèque.

En juin de cette année, je me rendis à Paris au Salon de la Poésie en compagnie de quelques amis. L'un d'eux, fervent bibliophile et acheteur averti, fit l'acquisition d'une caisse complète de livres rares ou anciens, d'éditions originales et exemplaires numérotés. Il y avait notamment un *Labyrinthes* de Borges, aujourd'hui épuisé, et plusieurs dizaines de livres

dédicacés à quelques personnalités plus ou moins connues (pour certaines extrêmement connues).

A l'intérieur d'un livre de Emmanuel Desprez (dont le nom m'était parfaitement inconnu) intitulé *Allégresse du temps* et paru en 1932, se trouvaient, pliés en fin de volume, quelques feuilles manuscrites que mon ami parcourut avidement, espérant trouver là un trésor inédit. Malheureusement le texte n'était pas très bon. Et surtout, il n'était ni daté ni signé. En haut à droite de la première feuille quelqu'un (l'auteur certainement, car l'écriture était la même) avait écrit: "In memoriam Argyris Hephtaliotis".

Ce nom nous était inconnu. Après vérification il s'avéra qu'il s'agissait du pseudonyme d'un certain Cléanthe Michaïlidis, écrivain grec né en 1849 et décédé en 1923, auteur de nouvelles et traducteur de *L'Odyssée*. Il nous fut impossible de savoir qui avait écrit ce texte, ni quels avaient été les éventuelles relations entretenues avec Hephtaliotis.

Quoi qu'il en soit la lecture de ce texte me laissa perplexe, un peu à la façon dont Joseph L. Balbir avait été intrigué à la lecture du texte de Bharatendu Harischandra. La différence est que je savais vers où organiser mes recherches. Ce ne fut pas très compliqué : de retour chez moi je récupérai en haut de la bibliothèque la pochette poussiéreuse dans laquelle se trouvait la traduction du fragment de Harischandra.

De troublantes similitudes existaient entre les deux textes : tous deux s'ouvrent sur une aube, et une lente

affirmation de la vie. Puis apparaît le soleil, porteur d'une révélation: la futilité du monde chez Harischandra, l'affirmation de la conscience chez l'auteur inconnu. Dans les deux textes un déplacement (au sens géographique) s'opère : vers un palais en ruines pour l'un, vers un village en contrebas pour l'autre. Dans les deux textes on trouve une allusion au sommeil des dieux, ou bien à leur torpeur. Au mendiant lépreux près du palais répond la vieille rabougrie dans le village aux murs blancs. Enfin le soleil est assez haut pour transpercer les feuillages chez Harischandra, et "caresser le bois sombre de la porte" dans l'autre manuscrit. A cet instant les deux textes s'interrompent (si l'on veut bien ne pas tenir compte de l'ébauche que constitue le dialogue situé au dos d'un des feuillets du manuscrit de Bharatendu Harischandra).

Une autre coïncidence veut que Hephtalotis et Harischandra soient nés, l'un à la fin de 1849, l'autre au début de 1850.

Nous ne pouvons qu'imaginer petitement cette abstraction que serait l'infinité des possibles; jamais nous ne pourrions les épuiser. Qu'en est-il de ce texte retrouvé entre les pages d'un vieux livre de Emmanuel Desprez? Une courte fiction d'amateur, dédiée à la mémoire d'un auteur disparu et admiré? Un plagiat de ce même auteur? Ou bien, ce qui ne laisserait pas d'être séduisant, faut-il croire à une traduction d'un texte également fragmentaire et disparu d'Argyris Hephtalotis, dont les multiples résonances avec celui de

Bharatendu Harischandra pourraient, pour peu que l'imagination se laisse doucement guider, témoigner d'une étroite connivence entre deux écrivains contemporains et aujourd'hui bien oubliés, dont l'un a peut-être influencé l'autre. A moins que tous deux n'aient cherché, à travers ces textes courts et médiocres, à décliner chacun à leur façon les thèmes d'un troisième texte, tout à fait disparu celui-là, dont ils avaient peut-être simultanément pris connaissance.

Le peu de postérité de ces deux écrivains fait que probablement aucun érudit ne se penchera jamais sur ces troublantes coïncidences; d'autant que rien, hormis une élégante nécessité — ce qui parfois est suffisant — ne permet d'affirmer avec certitude que le texte reproduit ci-après soit bien la traduction d'un fragment disparu de Hephtaliois, retrouvé par hasard entre les pages d'un livre de Emmanuel Desprez (bien oublié lui aussi).

## UN FRAGMENT OUBLIÉ

(“In Memoriam Argyris Hephtaliothis”)

*Elle attendit un peu. L'aube jouait à ses métamorphoses. Au-delà des collines fébriles la mer s'étendait dans sa molle inconscience, semblable en cela à tout ce qu'embrassaient ses yeux. Il y avait des champs vert d'eau parsemés d'oliviers minuscules et parfois entrecoupés de sillons entre lesquels, elle le savait, des taupes aveugles et balourdes avalaient goulûment quelques lombrics bien gras. Il y avait les bosquets, et de vraies forêts au loin, abritant chacune tout un monde de sources, de ronces et de fleurs translucides, de bêtes têtues et carnassières, de brigands aux épaules velues. Il y avait le bleu du ciel qui reculait déjà sous la morsure du jour, et les étoiles qui s'affaissaient une à une, paresseuses et vaincues.*

*Elle se tenait bien droite, le nez dans un mouchoir de brise, les cheveux en halo. Elle se sentit forte, très forte, presque*

*l'égale de ces dieux dont on lui avait parlé. C'est qu'elle était en train de découvrir que l'univers était constitué de deux parties presque égales : elle, et le reste du monde. Presque égales, parce qu'elle se sentait tout de même bien supérieure à la deuxième partie de l'univers. Elle attendit encore, et le soleil parut. Supérieure au soleil? Au soleil. Supérieure aux nuages qui rosissent là-bas, et à cette mouette qui vient s'y découper? Aux nuages aussi, et à toutes les mouettes ; car je pense à eux et je les sais, et quand je veux cesser je cesse. Pas eux. Mais qu'en sais-tu? Je le sais, cela suffit.*

*Elle eut froid. Pieds nus dans l'herbe grasse encore humectée de rosée elle courut en sautillant comme une jeune chèvre, elle courut, les bras tendus derrière elle, tête dressée et bouche ouverte, avalant trois ou quatre moucherons un peu amers qui la firent tousser sans pour autant qu'elle ralentît sa course. Au loin une fumée montait, blanche et rectiligne dans le mauve du ciel: une libation sans doute, une de ces cérémonies à l'issue desquelles les dieux, rassasiés de l'odeur des offrandes, jettent sur les hommes qui s'agitent en bas des regards chargés de bienveillance un peu crispée, prisonniers de cette nécessité qui les éloigne alors de la torpeur acidulée dans laquelle ils se vautrent toujours, voluptueux et déjà presque morts.*

*Lorsque le soleil heurta de plein fouet la cime des pins, des hêtres et des chênes gonflés de sève, une légère odeur de caramel ralentit sa course et lui fit songer à sa mère qui ne l'avait pas vue sortir à la nuit finissante. Alors elle bifurqua, et descendit vers le village couché tout en bas comme une bête*

*assoupie dans la fumée du petit jour, passa devant le temple aux colonnes si fines que la coupole semblait une bulle qui flottait dans l'air rose, croisa trois paysans rigolards et peut-être grossiers, ainsi qu'une bergère qui montait rejoindre ses troupeaux, atteignit les premières maisons claires et géométriques, pénétra en marchant, quelque peu essoufflée, dans l'entrelacs des ruelles qui sentaient bon l'orange, l'huile d'olive, l'anis et le chèvrefeuille, salua d'un sourire la vieille rabougrie qui lui fit un signe de la main, et se planta devant l'entrée silencieuse de sa maison. Quand le soleil, qui avait été moins rapide qu'elle, vint enfin caresser le bois sombre de la porte, en souligner les reliefs, les multiples nodosités, elle fit un pas en avant et entra.*